

**COURTELARY** Après avoir travaillé plusieurs années dans le domaine de la mécanique, Christian Toro Pinto vient d'obtenir son CFC de mécanicien de production par validation des acquis

# «Une opportunité à ne pas manquer»

MÉLANIE BREZIKOFER

«Mon CFC, c'est un défi personnel, une revanche sur la vie. Je ne l'ai pas fait pour prouver quelque chose aux autres, mais à moi-même.» S'il avait bel et bien commencé son parcours professionnel en apprenant la mécanique dans son pays d'origine, le Chili, Christian Toro Pinto, un habitant de Courtelary, a parcouru de nombreux autres chemins avant d'y retourner et d'obtenir enfin sa certification par validation des acquis, au sein de l'entreprise VOH, dans laquelle il travaille depuis quelques années. Rencontre.

«J'avais étudié la mécanique au Chili, mais je n'ai jamais obtenu de diplôme. Il me manquait six mois de pratique et je n'avais pas trouvé d'entreprise pour la faire. J'étais seul avec ma mère et il fallait travailler. Alors, c'est ce que j'ai fait.» Des boulots, il en a eu dans plusieurs domaines, Christian Toro Pinto. Dans son pays d'origine, il a bossé dans la vente ou encore dans une boîte d'espionnage. «Des vols avaient été commis dans l'entreprise. Il fallait trouver les coupables. Je ne les ai jamais trouvés», se souvient-il en riant.

## Arrivé en Suisse pour apprendre le français

A l'âge de 22 ans, l'homme décide d'apprendre le français, une langue qui l'a toujours intéressé. Son frère ainé vivant en Suisse, il décide d'y venir et y intègre une école musico-linguistique. Il n'est plus jamais reparti. Dans un premier temps, il vit à Lausanne, qu'il a adoré. Puis à Genève, qu'il a moins aimé. Premier job en territoire helvétique: vendanges à Morges. «J'ai trouvé intéressant, mais je n'avais jamais imaginé que ça pourrait être si dur. J'ai eu très mal au dos. Ce que j'ai le plus apprécié? Le partage et les discussions. Ça m'a ouvert les yeux en tant que petit Chilien.» Par la suite, divers boulots dans la restauration, le nettoyage ou encore au World Economic Forum, à Davos. Des



Christian Toro Pinto (à gauche), en compagnie de son patron Richard Vaucher, vient de décrocher son CFC par validation des acquis. STÉPHANE GERBER

hauts et des bas, avant de rencontrer celle qui allait devenir sa femme et d'atterrir à Courtelary. Choc total? Même pas! «Ici, j'ai trouvé un contact chaleureux que je n'avais pas ressenti à Genève. J'adore ce contact. Rien qu'au regard, il est là. C'est important.»

A Courtelary, ce battant a envie de s'intégrer dans la vie locale et commence par travailler dans une entreprise de mécanique du village. Quelques années plus tard, les locaux et les employés sont repris par VOH. «Ici, j'ai pu évoluer. Depuis environ trois ans, je suis pratiquement indépendant. J'ai ma machine, je m'occupe de la programmation, de la production et d'une partie du contrôle. J'apprécie beaucoup, car j'organise mon temps de travail comme je l'entends et je suis autonome. C'est motivant.»

En 2010, lorsque le patron de la boîte, Richard Vaucher, lui parle de la validation des acquis, l'homme se renseigne sur cette voie et finit par se lancer en intégrant la volée 2013/2014. Pour décrocher son CFC, il aura fallu monter un dossier de preuves afin de faire valider les compétences en mécanique, mais aussi en culture générale, avant de passer de

vant des experts du métier et de culture générale. En tout, près de 500 heures de travail en une année auront été nécessaires à Christian Toro Pinto pour décrocher le précieux sésame. «Le français n'est pas ma langue maternelle. C'était un défi supplémentaire. Je pensais que j'allais détester préparer ce dossier, mais ça a été tout le contraire. En vérité, j'ai éprouvé beaucoup de

plaisir.» En préambule à l'élaboration dudit dossier, tout a été préparé comme il se doit, notamment par le biais de plusieurs séances d'information. Tout au long de cette période, le candidat a été encadré et entouré par divers intervenants et responsables. «Je suis très reconnaissant envers Valentine Jeanneret, Aline Kessi et Florent Cosandey qui ont toujours été disponibles et ont su m'expliquer au mieux la marche à suivre. Je le suis aussi envers mon patron, qui m'a permis de suivre ces séances sur mes heures de travail, et bien sûr, envers ma famille, qui m'a soutenu et a accepté que je sois moins disponible pendant un certain temps», dit-il avec émotion.

## Une fierté personnelle

Pour Christian Toro Pinto, ce CFC, c'est une fierté person-

nelle, mais aussi une belle revanche sur la vie. «Une opportunité comme celle-là, il ne fallait pas la laisser passer», jubile-t-il en encourageant quiconque à suivre la même voie. «Il faut une certaine organisation, mais je pense que c'est accessible à presque tout le monde.»

En dehors du boulot, il ne manque pas d'occupations non plus. Il y a la musique, qu'il pratique avec son beau-frère Amides Basso, au sein de leur groupe Les Concubins – «Moi, c'est le con, lui, c'est le Cubain...» – (musique d'Amérique latine). «On en fait surtout pour notre propre plaisir. On essaie de mélanger musique et humour. Ça ne fonctionne pas toujours, mais on le fait avec la meilleure des intentions», dit-il en rigolant.

## En concert au CIP

A ce propos, les deux hommes seront en concert au CIP, dimanche, à 13h30, dans le cadre de la manifestation CIP Solidaire (programme détaillé dans notre édition de mardi). Il y a aussi eu la BD, avec la réalisation de «La Gazette de l'ouvrier», également avec son beau-frère. «L'idée de départ était de faire quelque chose de comique en relation avec l'entreprise VOH, quand mon beauf y travaillait aussi. Finalement, on a même exposé à Tramlabulle.»

Puis, l'humanitaire, avec l'association Courtecoeur (présidée par Cédric Michel et toujours avec le beau-frère). Créée dans un premier temps pour récolter des fonds en faveur des victimes d'un tremblement de terre au Chili, l'association offre désormais chaque année un repas de Noël aux habitants de Courtelary. «En touchant à ce côté social et en partageant ces moments avec les gens, j'ai toujours eu énormément de plaisir. D'ailleurs, si je n'avais pas travaillé dans le domaine de la mécanique, j'aurais beaucoup aimé faire une formation dans le social.» Un jour peut-être... Qui sait? Le canton de Berne a également des projets de validation des acquis dans le domaine social... ●

«Mon CFC, c'est un défi personnel, une revanche sur la vie. Je ne l'ai pas fait pour prouver quelque chose aux autres, mais à moi-même.»

CHRISTIAN TORO PINTO MÉCANICIEN DE PRODUCTION CHEZ VOH, À COURTELARY

## «Tout sauf des titres au rabais...»

**FORTE DEMANDE** Ces dernières années, la validation des acquis a connu un développement fulgurant dans la partie francophone du canton de Berne, notamment dans la mécanique, en pionnière suisse, et dans le domaine social. Selon Florent Cosandey, chef de la section francophone de l'Office bernois de la formation professionnelle, «la demande de la part de candidats potentiels était très forte et nous avons eu à cœur de mettre rapidement en place un dispositif permettant à ces personnes de faire reconnaître leur parcours de vie à sa juste valeur».

Pour ce faire, il a fallu faire travailler ensemble de nombreux acteurs, dont Florent Cosandey tient à relever la formidable implication: «Les candidats peuvent bénéficier, dans leur démarche de validation, d'un accompagnement étroit de la part de l'Oriente professionnelle. Ils peuvent aussi



Florent Cosandey, chef de la section francophone de l'Office bernois de la formation professionnelle. LDD

compter sur l'extraordinaire engagement des experts qui évaluent leur dossier. Que ce soit dans le domaine social, de la mécanique ou pour la culture générale, nos experts font preuve, dans l'ombre, d'une générosité et d'un engagement absolument dignes d'éloges.» Et que répond notre interlocuteur à la crainte que les CFC obtenus par validation des acquis ne soient considérés comme des titres «au rabais»? «Les experts qui évaluent les candidats sont les mêmes que ceux qui évaluent les apprentis. J'invite quiconque douterait de la qualité des titres délivrés à discuter avec un certifié et à feuilleter un de leurs dossiers. Parfois, les experts sont presque mal à l'aise de ne délivrer qu'un CFC, tant le niveau d'exigences est élevé.» ● MBR

Plus d'infos sous [www.erz.be.ch/vae-mecanique](http://www.erz.be.ch/vae-mecanique) ou [www.erz.be.ch/vae-ase](http://www.erz.be.ch/vae-ase)

## «J'ENCOURAGE LA VALIDATION DES ACQUIS»

«D'une manière générale, j'encourage la validation des acquis. Si un employé a le potentiel et la motivation, je l'incite toujours à se former. Et je conseille vivement aux autres entreprises de faire de même», relève Richard Vaucher, directeur de VOH, à Courtelary, et patron de Christian Toro Pinto. Pour l'employeur, cette voie comporte de multiples avantages, notamment pour les salariés. «En tant que patrons, nous connaissons déjà la valeur et les compétences de nos collaborateurs. La question d'avoir un diplôme se pose surtout lorsque ces derniers changent de boîte. Même en étant les meilleurs ouvriers, il est souvent difficile de l'attester sans papier. Par ailleurs, c'est également une fierté personnelle pour l'employé. Pour l'estime de soi, ça a une grande valeur.» Quant à la qualité d'un CFC par validation des acquis par rapport à un CFC traditionnel, Richard Vaucher pense qu'il faut encore attendre quelques années pour tirer des conclusions. «Cette nouvelle méthode a totalement sa raison d'être dans le monde actuel. Mai, il faut être attentif aux résultats avant de pouvoir affirmer que tous les diplômes se valent. Je pense qu'il est primordial de suivre l'évolution de ces nouveaux certifiés. Quoi qu'il en soit, la validation des acquis est une piste qui répond à un profil. Et, je pense sincèrement qu'il n'y a jamais qu'une seule vérité pour arriver à quelque chose. Il y en a forcément toujours plusieurs.» ● MBR